

PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,

Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

ON S'ABONNE A PARIS,

Prix de l'abonnement	pour trois mois.....	9 fr.
	pour six mois.....	18
	pour l'année.....	36

50 cent. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *id.* pour l'étranger.

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES.

PARIS cède à la mode et change ses parures.

Ce peuple imitateur, ce singe de la cour,

A commencé, depuis un jour,

D'humilier enfin l'orgueil de ses coiffures.

Mainte courte beauté s'en plaint, gronde, tempête;

Et, pour se ralonger, consultant les destins,

Apprend d'eux que l'on trouve, en haussant ses patins,

La taille que l'on perd en abaissant sa tête.



Voilà le changement extrême
Qui met en mouvement nos femmes de Paris.
Pour la coiffure des maris,
Elle est toujours ici la même.



Lorsque Chaulieu traçait ces vers, un grand événement agita la cour et la ville ; les coiffures, jusqu'alors tellement élevées qu'elles plaçaient le visage au milieu du corps, venaient de tomber dans un excès contraire. Ce changement, que le roi, si respecté dans ses moindres désirs, n'avait pu obtenir des dames de sa cour, venait d'être opéré tout-à-coup par l'exemple d'une vieille et ridicule étrangère : l'épouse de l'ambassadeur d'Angleterre, grande et grosse créature qui avait été belle et qui prétendait encore attirer l'attention, pleine de façons enfantines, malgré sa taille colossale et son âge avancé, se fit présenter toute décolletée, couverte de rouge et de mouches, sans cheveux sur le front, et coiffée entièrement derrière les oreilles. La révolution excitée par cette nouveauté fut aussi prompte que générale ; quelques jours après, on ne voyait plus que des coiffures du genre de celles que nous nommons à la *Sévigné* ou à la *Ninon*.

Une semblable catastrophe menace aujourd'hui le règne des coiffures élevées : l'hiver dernier, au moment où elles menaçaient d'atteindre en hauteur ce que la fin du siècle passé nous a offert de plus extravagant, voilà qu'une jeune et belle duchesse permet à M. Narcisse de ne l'embellir que de ses grâces naturelles ; au milieu du bal le plus brillant, parmi les échaffaudages de fleurs, de plumes et de rubans qui surchargeaient tous les fronts, elle apparaît avec une simple natte, roulée derrière la tête, et les flocons de ses blonds cheveux flottant sur l'albâtre de son cou. Dès ce moment les édifices à la *chinoise* reçurent un ébranlement fatal ; ils s'affaissèrent chaque jour, et maintenant on ne voit plus que des femmes peu coiffées sur le front, et dont les longues boucles tombent sur les tempes et sur le derrière de la tête.

— On trouve fort élégante pour les soirées et les grandes solennités de théâtres, une robe en foulard dessins cachemires, avec des manches en crêpe lisse à la *François I^{er}* ; le corsage drapé ne doit cacher par aucun pli l'élégance de la taille, mais la jupe a plus de fronces que jamais.

— Un joli chapeau en crêpe blanc orné de plumes blanches

a fait oublier dernièrement, au théâtre Italien, que la capitale était, dans cette saison, privée de ses plus brillans ornemens. Dans la passe était découpé un croissant recouvert par une blonde ; une espèce de passe très-recourbée en blonde régnait tout autour du chapeau entre la passe principale et la forme ; la coiffe était également en blonde. Les blondes seront encore cet hiver l'ornement à la mode pour les chapeaux.

— Une capote a transporté d'admiration toute une société brillante rassemblée chez un grand personnage dans une fête champêtre ; l'aile était en rubans de satin vert à dessins perses ; les bords de cette aile étaient en gros de Naples blanc, relevés tout autour et ornés d'un liseré de dessins perses ; ce rebord était d'un effet délicieux. Le fond de la capote était en gros de Naples blanc orné de nœuds de rubans pareils à ceux de l'aile.

— Le corail, depuis long-tems tombé de mode, se relève de cet abandon sous une forme plus belle que jamais. On en fait de larges camées montés sur or à l'antique ; ces camées, assemblés par des bouts de chaîne en or, composent un collier fort élégant. Les boucles d'oreilles assorties avec ce collier sont très-longues et composées de deux camées ; celui d'en haut est plus petit que l'autre.

— On voit toujours en négligé beaucoup de coques sous les chapeaux. Ceux qui sortent de chez M. LAMOUROUX, coiffeur, rue des Fossés-Montmartre, n° 10, sont montés d'une manière fort ingénieuse, qui les rend plus stables et plus commodes que les autres. Les coques de M. Lamouroux ont en outre l'avantage de pouvoir être expédiées facilement à l'étranger, sans se détériorer en rien.

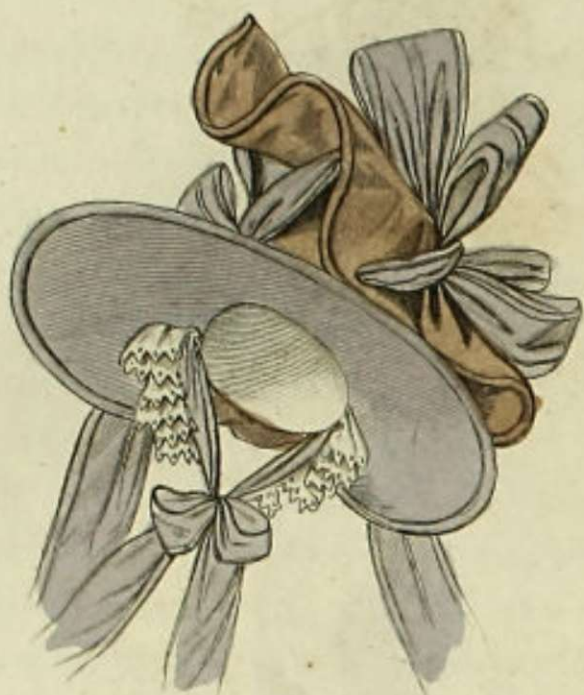
— Les boutons à *la Diane* et à *la Psyché* ont obtenu dans le monde élégant une vogue qui justifie le joli titre dont ils se sont emparés. Ils ont orné tour à tour le drap léger d'une redingote de chasse et l'élégant organdie d'un peignoir négligé. Redemandés aujourd'hui par tous ceux qui les ont déjà vus ou employés, nous annonçons que leur dépôt est chez M. Leblanc, propriétaire du brevet, rue du Faubourg-Saint-Denis, n° 111. Ce sont ces mêmes boutons qui ont été désignés sous le nom de *boutons arabesques* ; erreur qui a occasioné quelques méprises chez les marchands de nouveautés.

LITTÉRATURE. — *Article communiqué.*

J'assistai, il y a près d'un mois, à une soirée littéraire donnée à Nantes par M^r Charles Durand. L'orateur traitait cette question : Qui doit l'emporter du classique ou du romantique ? Je n'entreprendrai point d'analyser son discours auquel il a donné justement le titre d'improvisation, et en effet cette chaleur de diction, cet entraînement de l'orateur que l'auditoire partageait, ne pouvait être que la suite d'inspirations subites, de pensées nées du moment.

M^r Charles Durand, classique par principes (telle est son expression), nous fit de nombreuses citations venant à l'appui de son système. La plupart étaient puisées dans les chefs-d'œuvre de notre langue. Cependant il reconnut des beautés dans le romantique, mais suivant lui elles rentraient dans l'école du classique, parce que tout ce qui est grand, beau, noble, est nécessairement classique. Il nous cita alors quelques stances du *Corsaire* de lord Byron : il choisit le moment où Gulnatre pénètre près du captif ; elle fait renaître quelques espérances dans son ame, répand une larme sur ses chaînes, et disparaît. La traduction en vers de M^r Charles Durand rendit avec force, avec charme, tous les sentimens qui durent alors agiter le *Corsaire*. Rien de plus gracieux que ces diverses émotions nées des larmes d'une femme ! Je connaissais la traduction en prose, celle en vers me fit goûter un nouveau plaisir, et mon cœur ému en remercia M^r Charles Durand.

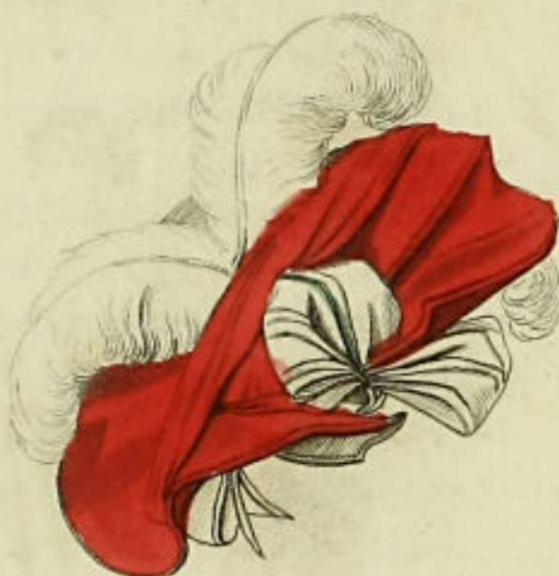
Des comparaisons justes, quelquefois originales, aidaient à retenir ses idées. J'en cite une. Voulant faire sentir la différence du génie de Racine avec celui de Shakespeare, ou pour mieux dire entre le classique et le romantique, il compara l'un à l'Apollon du Belyédère, l'autre à un Apollon bossu. Considérant la mélancolie comme une des bases fondamentales de la nouvelle école, il l'attaqua comme un vice qui paralysait le génie de l'un, ternissait les brillantes dispositions de l'autre. « La mélancolie, ajouta-t-il, ne se trouve ni chez les mathématiciens, ni chez les industriels, ni chez ceux qui travaillent pour la gloire de leur pays, ou pour leur intérêt propre. La mélancolie est le fruit de l'oisiveté ; et faut-il le dire ? elle ne se rencontre que chez les gens qui ont 20,000 fr. de rentes. » Il lança l'anathème contre les mélancoliques. Puis, revenu à



1



2



3



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra.
Capote de gros de Naples. 2. Toque de velours, 3. Bonnet de blonde.



Petit Courrier des Dames.
 Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra.
 Chapeau de crêpe, Robe de foulard.

des sentimens plus doux, il engagea ceux qui, égarés, sacrifiaient au goût du jour; il les engagea, dis-je, à rentrer dans cette école de laquelle étaient sortis ces génies qui font notre gloire aux yeux des peuples du monde, et le charme de notre vie lorsque nous en faisons une étude particulière. M^r Charles Durand termina sa séance au milieu d'applaudissemens unanimes.

La soirée était avancée, mais le tems était si beau qu'il nous permit de la prolonger. Tout en causant avec Élisabeth, nous avions gagné les quais : la lune dans son plein nous permettait de distinguer les objets qui étaient autour de nous. « Vois-tu ? dis-je à Élisabeth, en lui désignant un portail d'une architecture simple, là, est une école de charité ; il y a bien des années je me rendais chaque matin à une chapelle qui en dépend : j'étais avec ma mère. Comme elle priait ! c'était pour moi. Mon adolescence, une partie de ma jeunesse se sont passées loin de ces lieux que mon âge me laissait voir avec indifférence. Aujourd'hui ils parlent tous à mon imagination ; ils me rappellent ma mère, un bonheur passé. » Je soupirai et me tus. Élisabeth, toujours gaie, toujours heureuse, interrompit ma rêverie. « En vérité, ma chère amie, me dit-elle, je crois que tu deviens mélancolique ; oublies-tu l'anathème prononcé par M. Charles Durand, et quand même tu le braverais, pense donc que tu n'as pas la fortune nécessaire pour te livrer à la mélancolie. Allons, relève cette tête si négligemment penchée, pauvre amie ! tu n'as pas 20,000 livres de rente. » Je ne pus m'empêcher de sourire de l'apostrophe d'Élisabeth : « Grâce à mon heureux caractère, reprit-elle, je suis née disciple de M. Charles Durand. — Ah ! repris-je en voyant cette forêt de mâts, ces vaisseaux qui portent nos richesses et vont les échanger contre celles étrangères ; en voyant ce ciel si beau, si pur, cette industrie de l'homme, cette grandeur de Dieu, je n'en doute pas, les pensées exprimées par des paroles pleines de force et de vérité seraient sublimes ; mais alors je lui dirais : « Regardez cette Loire dont la surface tranquille reflète les rayons de cette belle lune ; écoutez le chant presque sauvage du jeune mousse penché sur le bord de ce bâtiment étranger ; pensez aux rêves de votre première jeunesse, à ces émotions si pures parce qu'elles étaient neuves dans votre cœur ; rappelez-vous les souvenirs

de votre enfance. » Recueilli un instant, peut-être une larme, une larme mélancolique viendrait-elle errer sous ses paupières. « La mélancolie adoptée comme genre, ajoutai-je, est condamnable ; mais comme suite d'un souvenir doux ou cruel, elle est l'affection de l'ame et peut trouver grâce, même devant les classiques. » Éliisa m'écoutait avec un sérieux plaisant. « Je vous admire, me dit-elle ; vraiment votre imagination va loin ; elle vous emporte corps et ame ; car vous ne vous apercevez pas que nous nous sommes éloignées. La soirée devient fraîche, il est sage de rentrer ; disciple de M. Charles Durand, je n'oublie pas que la sagesse entre dans ses principes, et comme je ne veux pas m'enrhumer, je suis classique par régime. » Elle prit mon bras et nous nous rendîmes chez moi. Chemin faisant, Éliisa me dit : « Ne trouvez-vous pas la comparaison de l'Apollon bossu au genre romantique un peu exagérée ? Puis, comment se figurer un Apollon bossu ?... » En ce moment, nous entrions dans ma chambre ; elle trouva sur ma table un des derniers numéros du *Petit Courrier* ; et, prenant une gravure d'homme : « Voyez la gravure n° 578 ; voici un objet de comparaison bien plus juste, me dit-elle ; ce chasseur ne ressemble pas à l'Apollon du Belvédère, et cependant, loin d'être contrefait, il a une certaine grâce dans la tournure. A mon avis, voici le véritable Apollon romantique. M. Charles Durand peut prendre un Apollon bossu, le mien est un jeune homme à la mode. » Mon amie prit le chasseur, le mit dans son sac, et me laissa, regrettant de n'avoir pas son intarissable gaîté.

C. G.

000 303 303 000

MÉLANGES.

THÉÂTRE ITALIEN. — La rentrée de M^{me} Malibran a été une véritable résurrection pour ce théâtre ; les dilettanti, dispersés çà et là depuis trois mois, se donnent de nouveau rendez-vous dans la salle des Italiens ; tous les anciens abonnés redemandent à grands cris la location de leurs loges.

M^{me} Mainvielle a échoué en revenant parmi nous ; M^{lle} Sontag a reparu comme une belle fleur à demi fanée. La même destinée semblait menacer M^{me} Malibran lors de sa première apparition ; mais bientôt on a été rassuré : on a

reconnu que l'émotion seule avait un moment dérobé à la cantatrice le pouvoir d'être elle-même, et elle n'a pas tardé à reprendre sa supériorité accoutumée.

ODÉON. — Enfin le mouvement et la vie se font sentir autour de ce malheureux théâtre; il y a affluence dans la salle, et si l'on peut juger de l'avenir par le présent, on doit croire que le second Théâtre Français sortira de ses ruines.

THÉÂTRE DE MADAME. — *La Saint-Valentin* n'offre qu'une originalité, c'est d'être jouée au Gymnase et de n'être pas de M. Scribe; à cela près, la pièce rentre dans le cadre de tous les vaudevilles: un rival généreux cède la main de sa fiancée à l'amant qu'elle aime et qu'elle sacrifiait à des convenances de famille. L'intrigue, fort légère, est engagée par une petite paysanne fort adroite et fort éveillée, dont Minette rend à merveille la gaité et la mutinerie.

THÉÂTRE DES NOUVEAUTÉS. — *Valentine ou la chute des feuilles*. C'en est fait, le Vaudeville laisse les grelots et la marotte pour prendre le poignard et la coupe empoisonnée; des victimes de mélodrame, remplaçant Arlequin et Colombine, viennent chanter leurs amours et leurs chagrins sur de petits airs et en couplets terminés par de petites pointes. *Valentine* a renchéri sur tout ce que cette école moderne a produit de plus lamentable même au Gymnase: la *poitrinaire* des Nouveautés offre au public le tableau de la plus déchirante agonie; elle veut présider à l'hymen d'Alfred qu'elle aime, et de Mathilde son amie d'enfance; elle veut également placer le bouquet symbole de l'innocence; mais elle a soin d'en arracher quelques fleurs, qu'elle cache dans son sein en disant: « Elles mourront avec moi! » On part pour la cérémonie: Valentine n'a pas assez de force pour accompagner les époux à l'autel; elle reste seule, et lorsque le cortège revient, elle a cessé d'exister.

Ce drame a obtenu un succès complet entièrement dû au jeu admirable de M^{me} Albert: il est impossible de rendre avec plus de talent toutes les nuances de ce rôle extrêmement difficile; lorsque la poitrinaire sent que sa dernière heure va sonner, elle est effrayante et fait éprouver un serrement de cœur au spectateur le plus insensible.

La musique offre une foule de morceaux charmans.

AMBIGU-COMIQUE. — Le nouveau mélodrame de *Bugg* est toujours en grande faveur : il a mis au jour le talent d'un jeune acteur, Davesne, qui mérite d'être signalé ; il joue avec une chaleur entraînant, et son jeu n'est point de l'ancienne école mélodramatique. Il nous rappelle que la Comédie Française a quelquefois trouvé de précieux sujets aux boulevards.

On monte à ce théâtre *le Bourreau d'Elskir*.

ANNONCES.

Le 38^e Numéro de la REVUE BRITANNIQUE (août 1828) vient de paraître, et présente des morceaux du plus grand intérêt. Art. I. *Nouvelles Découvertes de l'Astronomie*. — II. *Activité industrielle de l'Angleterre, en 1828*. — III. *Le Retour de l'Île d'Elbe*. — IV. *L'Inde Anglaise*. — V. *Tableau de la progression des Crimes et des Délits en Angleterre, depuis 1805 jusqu'à 1825*. — VI. *Conteurs de l'Orient*. VII. *Anthropologie*. — VIII. *Nouvelles des Sciences, de la Littérature, etc.* Nous recommanderons surtout à l'attention de nos lecteurs ceux qui ont pour titre : *le Retour de l'Île d'Elbe, l'Inde Anglaise, les Conteurs de l'Orient*. Ce numéro est orné d'une lithographie très bien exécutée, représentant la Tonnelle, ou route souterraine de la Tamise.

La REVUE BRITANNIQUE paraît tous les mois, à partir de juillet 1825, par numéro d'environ 200 pages. Prix de l'abonnement pour Paris, pour six mois 27 fr.

pour l'année 50 fr.

Pour les départemens 6 f. de plus par année, et 3 f. de plus par semestre; pour l'étranger, 12 fr. de plus par année, et 6 fr. de plus par semestre.

On souscrit à Paris, chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, rue Richelieu, n° 47 bis, et rue Saint-Louis, n° 46, au Marais; au Bureau du Journal, rue de Grenelle-Saint-Honoré, n° 29.

On s'abonne aussi : Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du *Petit Courrier des Dames*, rue Richelieu, N° 47 bis, et rue Saint-Louis, N° 46, au Marais, à Paris.

Chez tous les libraires et imprimeurs des départemens, et chez les directeurs des postes.

A Amsterdam, Chez GABRIEL DUFOUR et C^e, libraires, sur le Rokin, A Londres, Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au Salon Littéraire, à Strasbourg.

A ce Numéro est jointe la planche 588.

PARIS.—L'imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.